

Trio d'enfer
Tête première

Étienne Bourdages

Number 116 (3), 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24800ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bourdages, É. (2005). Review of [Trio d'enfer : *Tête première*]. *Jeu*, (116), 28–30.

ÉTIENNE BOURDAGES

Trio d'enfer

Olive Day entre en scène, rondelette, engageante, la déglingue vulgaire pleinement assumée: comme elle le dira, il y a déjà un bon bout de temps qu'elle est passée de « vierge à chienne finie ». Ça se voit, ça s'entend surtout. Dans des vêtements légers, qui tombent sur ses formes avec nonchalance comme une invite à l'homme qui la toise et espère qu'elle lui donnera le privilège de le choisir – contrairement aux putes, le *standing* d'Olive est « basé sur la promesse d'une botte et non sur le fait de le faire » –, celle-ci nous raconte son histoire, ou plutôt ce qui, on l'apprendra plus tard, a rempli la dernière journée de sa vie. Dans l'ordre: une baise

ratée dans un hôtel de passe, une visite chez le proxénète du coin pour récupérer leur fils Pop'eye – les orbites lui sortent de la tête – et un retour au domicile familial où Jungle Day, son mari, l'accule au pied du mur en lui demandant la vérité à coups de poing au visage: est-ce vrai qu'il n'est pas le père de son enfant ?

Ce premier monologue, livré avec aplomb par Kathleen Fortin, nous laisse étonnés et annonce bien le ton de ce qui va suivre. L'hypotypose nous visse à nos sièges tant la violence des images nous est lancée comme si de rien n'était. On se voit happé par une décharge de détails allant du pornographique trivial dénué d'esthétique à la brutalité éclatée, sans retenue. L'accumulation est telle qu'après avoir essayé quelques instants de reconnaître quelque chose de familier, s'apparentant à ce qu'on sait de la rumeur de l'Irlande d'où est originaire l'auteur Mark O'Rowe, on abandonne parce qu'on n'a pas le choix d'accepter qu'il s'agit d'un univers bien plus étranger, d'une forme de théâtre qu'on voit peu, voire jamais, sur nos scènes, du théâtre d'horreur. Circulent des monstres:

Tête première

TEXTE DE MARK O'ROWE; TRADUCTION D'OLIVIER CHOINIÈRE. MISE EN SCÈNE: MAXIME DENOMMÉE, ASSISTÉ DE JEAN GAUDREAU; DÉCOR: OLIVIER LANDREVILLE; COSTUMES: LINDA BRUNELLE; LUMIÈRES: ANDRÉ RIOUX; MUSIQUE ORIGINALE: LARSEN LUPIN; MAQUILLAGES ET COIFFURES: SUZANNE TRÉPANIER, AVEC SANDRINE BISSON (TILLY MCQUARRIE), KATHLEEN FORTIN (OLIVE DAY) ET DOMINIQUE QUESNEL (ALISON ELLIS). PRODUCTION DU THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE, PRÉSENTÉE À LA LICORNE DU 1^{ER} MARS AU 4 AVRIL 2005.



Tête première de Mark O'Rowe, mis en scène par Maxime Denommée (Théâtre de la Manufacture, 2005). Sur la photo: Kathleen Fortin (Olive Day). Photo: Yanick Macdonald.

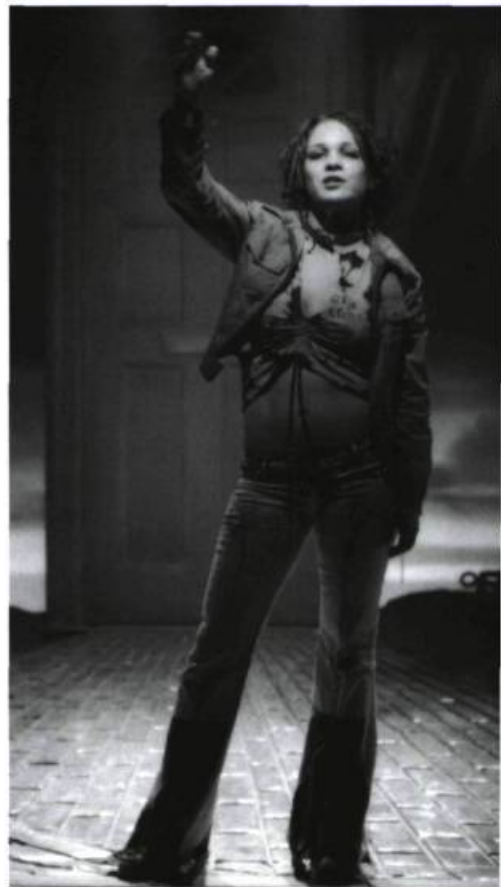


Ci-dessus, Dominique Quesnel (Alison Ellis);
ci-contre, Sandrine Bisson
(Tilly McQuarrie).
Photos: Yanick Macdonald.

un chien satyriatique à trois yeux dont le maître a les dents acérées comme des crocs et le cou gonflé par un problème de thyroïde, des hordes de cabots errant à travers les carcasses d'animaux en décomposition d'un abattoir, un duo de compagnons de boisson appelé les Pardon-Mononc', « fous-du-cul comme dans fous-malades – tu couches avec, tu souffres », Kit Rankin, de l'Hôtel Nouvelle-Vague, qui a toujours un bâton de baseball clouté et une carabine tronçonnée à portée de main et le docteur Dawson, avorteur morbide dont les doigts ont été sectionnés par une tondeuse. Clairement dans la mouvance européenne du *in yer face theatre*, la pièce de O'Rowe provoque sans scrupule et ne laisse personne indifférent.

Toutefois, après le passage d'Olive sur scène, loin d'être outré, le spectateur est plutôt mis en appétit. Il veut savoir la suite, franchir les portes ouvertes par ce premier récit et découvrir les autres univers qui se cachent derrière, ceux de Alison Ellis et de Tilly McQuarrie. Comme c'était le cas avec *Howie le Rookie* – également traduit par Olivier Choinière et joué à la Licorne il y a trois ans –, *Tête première* est une suite de monologues se recoupant, dits par des personnages qui, s'ils se côtoient dans la vie, ne se rencontrent par sur scène. Des témoignages très près de la formule des contes urbains chère au théâtre de la rue Papineau. D'ailleurs, pour sa première mise en scène, Maxime Denommée retient la sobriété jadis imposée à *Howie le Rookie* dans

laquelle il tenait le rôle-titre. Les déplacements sont minimes, il suffit d'un quart de tour pour suggérer un changement de lieu, de sorte qu'on n'a jamais l'impression que les comédiennes font du surplace. Le metteur en scène a mis l'accent sur les contrastes physiques et les traits qui distinguent chaque personnalité. Mis à part leurs costumes, les trois femmes sont toutes dans leurs paroles et leurs expressions, une langue grâce à laquelle elles mettent à distance leur propre existence: comme des automates, comme si elles n'étaient pas le sujet de leur vécu, elles n'emploient jamais, ou presque jamais, le pronom « je ». Le style est aussi hachuré, peu lié par des marqueurs ou des référents. Le milieu se dépeint dans une langue qui lui est particulière. La poésie rude de Choinière joue beaucoup dans la création de la couleur locale de *Tête première*. Pour le spectateur, le dépaysement est assuré.



Cela dit, il suffit de la seconde qui sépare chaque monologue pour qu'on s'arrête à questionner la nature du décor conçu par Olivier Landreville, probablement le seul point faible de cette production où, pourtant, les autres éléments techniques – la musique de Larsen Lupin ou les éclairages d'André Rioux – renforcent efficacement l'ambiance. En fond de scène, trois portes de bois ; devant chacune d'elles, un trottoir pavé se dore à mesure que la pluie cesse de tomber et que le soleil reprend le dessus. On se dit que cet environnement raconte sa propre histoire, complémentaire à celle de la pièce, faisant référence au pays du magicien d'Oz qu'on entend chaque fois que les filles nous rappellent le nom de l'abattoir qui croise leur chemin : Osville. Or, cette analyse paraît tirée par les cheveux, parallèle inutile. Ça dissonne. Car, malgré les bouts de barbelé qui traînent et d'autres artefacts de terrain vague fossilisés par le cloaque, on a l'impression que les trois femmes se sont égarées dans Outremont.

Après une Kathleen Fortin impudente vient son « antithèse », une Dominique Quesnel en mère de famille à la psyché fragile, au caractère un peu mou, aux cheveux sales et comme emprisonnée dans son propre corps. La comédienne nous surprend, habitués que l'on est de la voir plus exubérante. Sans être inintéressant, Alison Ellis est peut-être le personnage le moins frondeur, et son monologue, un intermède de maternage au cours duquel elle décrit ses problèmes matrimoniaux, son amour pour un fils dont l'esprit s'absente depuis qu'il a reçu un coup de sabot à la tête après être tombé d'un cheval en cavale. Elle raconte par ailleurs avec force détails sanglants l'épisode où ladite bête est capturée par les Pardon Mononc' afin que l'enfant puisse se venger. Cependant, le père empêche le carnage, et toute la famille rentre à la maison. Le récit d'Alison, c'est une faible lumière, presque forcée, qui perce cet univers glauque.

Puis, c'est au tour de Sandrine Bisson de prendre place. Encore une fois, celle-ci rend avec beaucoup de naturel la verve d'un parler vernaculaire. Prostituée *maganée*, droguée en manque d'héro, Tilly McQuarrie nous arrive comme une fille un peu victime des événements. Bien qu'il soit le plus brutal, son monologue est celui qui fait le plus rire. Tandis que le personnage de Fortin nous avait un peu répugnés, Bisson fait une Tilly sympathique qui, malgré sa maladresse, réussit à se faire vengeance et à obtenir ce qui lui est dû. En deux mots, c'est elle qui appelle Jungle Day pour lui dire que le père de Pop'eye est en vérité Tom-Pouce Bassey, son *pimp*. Par procuration, elle obtient ainsi réparation de celui qui l'a mise enceinte et fait avorter, opération bâclée qui l'a rendue stérile. Toutefois, lorsque Jungle Day aura assassiné tout le monde avant de se suicider, Tilly adoptera le bébé. Les fils sont noués, la boucle est bouclée ; le beau temps est revenu, et des gens folâtraient dans la rivière, vision semblable à celle qu'évoquait Olive au début de son monologue. Lavé du sang des siens par Tilly, Pop'eye devient pour cette dernière – et pour toute la communauté – une promesse de rédemption. Le parcours fut bref, mais ô combien intense ! 